

---

## L'identité britannique au miroir de l'empire

*British Identity in the Mirror of the British Empire*

**Gilbert Millat**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/5993>

DOI : 10.4000/rfcb.5993

ISSN : 2429-4373

### Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

ISSN : 0248-9015

### Référence électronique

Gilbert Millat, « L'identité britannique au miroir de l'empire », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XIV-4 | 2008, mis en ligne le 01 avril 2008, consulté le 20 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/5993> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfcb.5993>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2020.



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# L'identité britannique au miroir de l'empire

*British Identity in the Mirror of the British Empire*

Gilbert Millat

---

- 1 Un triple constat se situe au point de départ de cette étude. D'abord, selon John Turner, la conception selon laquelle l'Empire britannique et le Commonwealth constituaient une entité économique et militaire survécut à la Seconde Guerre mondiale mais fut remise en cause dès l'indépendance de l'Inde en 1947. Le fiasco de Suez en 1956, l'achèvement de la décolonisation en Afrique au début des années 1960 et a fortiori la fin de la présence britannique à l'est de Suez dans les années 1970 marquent la fin de l'Empire comme puissance mondiale. Et d'observer : « Rien d'étonnant si le concept d'identité nationale britannique est devenu plus complexe et plus controversé »<sup>1</sup>. Ensuite, la montée en puissance des nationalismes en Écosse comme au pays de Galles dans les années 1970 débouche, elle aussi, sur une remise en cause de l'identité britannique (*Britishness*). Sur ce point, Mark Connelly note :

Le déclin du Royaume-Uni comme grande puissance, synonyme de déclin plus accentué pour l'Angleterre, redonna confiance à l'exaltation de l'identité celtique, ce qui rendit beaucoup plus problématique l'effacement de l'adjectif 'britannique' devant son homologue 'anglais'<sup>2</sup>.

- 2 Enfin, conjuguée à l'intégration croissante de la Grande-Bretagne dans l'Union européenne, la prise de conscience de la crise du modèle multiculturel, notamment après les attentats du 7 juillet 2005 à Londres, suscite une nouvelle interrogation sur l'identité nationale des Britanniques. On peut soutenir qu'une réflexion sur l'évolution de ce concept ne saurait faire l'économie de ces trois points de départ, quand bien même elle ne saurait s'y réduire.
- 3 Rappelons qu'à l'orée des années 1950, dans un article mémorable intitulé 'The Imperialism of Free Trade', John A. Gallagher et Ronald E. Robinson avaient entrepris de redéfinir la nature de l'impérialisme britannique au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. A leurs yeux, ce dernier aurait davantage répondu à des impératifs stratégiques qu'à des motivations économiques. Sur le plan conceptuel, ils prônaient la prise en compte de la dimension

informelle (*informal*) de l'Empire par opposition à sa structure formelle (*formal*) qui avait, selon eux, exagérément obnubilé leurs prédécesseurs. Il convenait, dans cette hypothèse, de disjoindre la cartographie de l'emprise économique impériale d'une représentation des contours de l'Empire procédant exclusivement de critères politiques. Pourtant, cette publication et les travaux qui suivirent, a posteriori qualifiés de tournant historiographique, ne rencontrèrent guère d'écho en dehors du milieu des spécialistes de la recherche universitaire, dans un contexte où les questions impériales étaient généralement reléguées au second plan. Ainsi, dans les années 1980, lorsque le professeur Gordon Batho, à la tête de la plus importante collection de manuels d'histoire de Grande-Bretagne à l'Université de Durham, évalua l'importance relative des textes et de l'iconographie relatifs à l'Empire et au Commonwealth dans les ouvrages de l'enseignement secondaire, il ne put que déplorer le déclin de cet enseignement<sup>4</sup>. Quant à Bernard Porter, dans son livre récent intitulé *The Absent-Minded Imperialists*, il ne tient pas un autre langage. Il précise, non sans ironie, que ses curiosités tendaient à l'enfermer dans le ghetto universitaire où se trouvaient confinés tous ceux que leurs curiosités faisaient soupçonner d'inavouables penchants impérialistes<sup>5</sup>.

- 4 Cependant, vers la fin des années 1980, un nouveau changement d'orientation historiographique s'amorce, largement sous l'impulsion de John M. MacKenzie, professeur d'histoire impériale à l'Université de Lancaster et initiateur de la collection *Studies in Imperialism* publiée chez Manchester University Press. Dans l'introduction de l'ouvrage inaugural de cette série, *Imperialism and Popular Culture*, publié en 1986, l'auteur nous soumet trois observations<sup>6</sup>. En premier lieu, à ses yeux, A.J.P. Taylor (1906-1990) et ses émules ont suscité une école historique « étroitement insulaire ». Selon Taylor et les « *Little Englanders* », l'impérialisme se situerait en dehors du champ de l'histoire du Royaume-Uni. En second lieu, l'une des marottes de ces historiens consisterait à distinguer radicalement les Britanniques des Allemands dont l'impérialisme se caractériserait par son agressivité. En troisième lieu, MacKenzie avance qu'à partir du début de la Seconde Guerre mondiale, un nouveau patriotisme distinct de l'impérialisme des cinq décennies précédentes avait été élaboré. Selon lui, tandis que le nationalisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait pas fait mystère de ses visées impérialistes, l'historiographie nationaliste du XX<sup>e</sup> siècle s'efforçait de rompre avec cette image corrompue de l'entreprise impériale. Les titres des ouvrages publiés sous l'impulsion de MacKenzie attestent des nouvelles orientations qui animent les chercheurs à partir des années 1980<sup>7</sup>. Ils traduisent non seulement l'emprise croissante des apports de l'histoire culturelle sur cette réinterprétation de l'histoire de l'Empire, mais aussi le fait que l'on s'intéresse désormais moins à l'aventure impériale qu'à son incidence sur la société britannique. Un changement de perspective que résume sobrement la formule de David Reynolds : « Au XIX<sup>e</sup> siècle la Grande-Bretagne étendit son Empire, au XX<sup>e</sup> elle en subit les répercussions<sup>8</sup> ».
- 5 Gardons-nous de déduire de ce qui précède que les historiens britanniques ne s'interrogent plus sur l'influence de l'Empire sur le vaste monde, à l'image d'un Niall Ferguson dans *Empire - How Britain Made The Modern World*<sup>9</sup>. Ni la teneur du sous-titre, ni les thèses corrosives que l'auteur développe dans cet opus d'un volume respectable (422 pages), ne sont passées inaperçues. Doté d'une impeccable généalogie impériale, ce prosateur de talent s'inscrit en faux contre les manifestations récurrentes de repentance post-impériale. Tout autant que la mauvaise conscience des descendants de colonisateurs, Ferguson honnit les vitupérateurs de la mondialisation sous la houlette

des Anglo-Saxons (*anglobalisation*). Son objectif avoué est la réhabilitation de l'héritage de l'Empire britannique. Il ne conteste ni les travers ni les turpitudes de l'impérialisme, mais soutient qu'à force de réduire l'entreprise à un chapelet d'ignominies, on passe sous silence les « bienfaits » de la colonisation. Et d'énumérer la diffusion de la langue anglaise, le droit de propriété, la technique bancaire, la Common Law, le protestantisme, les sports collectifs, le rôle limité de l'État, le gouvernement représentatif et l'idée de liberté<sup>10</sup>. Bref, selon Ferguson, l'accouchement de la modernité n'aurait pu être placé sous de meilleurs auspices. En effet, en dépit de ses défauts, l'impérialisme britannique aurait été incomparablement moins maléfique que ses homologues. Il devrait, en conséquence, constituer le fleuron de l'identité nationale et non le fardeau dont certaine historiographie masochiste se complait à accabler la mémoire des Britanniques. Certes, le propos n'a rien de convenu ou de politiquement correct et le succès de l'ouvrage en librairie ne fit qu'aggraver le cas de l'historien d'Oxford aux yeux de ses détracteurs. Parmi les nombreuses volées de bois-vert que Ferguson essuya, citons celle que lui adressa Priyamvada Gopal, l'une des figures de proue des *Cultural Studies* outre-Manche. Elle y fustige plus généralement l'émergence dans les médias britanniques du concept de « *benevolent empire* »<sup>11</sup>. Gopal décèle, par exemple, des traces de ce « conte de fées empoisonné » dans une série d'émissions télévisées inspirées des thèses de Ferguson.

- 6 On ne saurait par ailleurs passer sous silence les travaux d'Edward Said, notamment auteur de *Culture and Imperialism*. Il croit déceler les racines de l'impérialisme au cœur même de la littérature britannique de Jane Austen à Joseph Conrad en passant par Charles Dickens<sup>12</sup>. Cependant, l'heure est à la critique des postulats politiques et idéologiques de Said et des tenants des études post-coloniales censés recourir à des stéréotypes de l'Europe symétriques de ceux qu'ils entendaient dénoncer s'agissant de l'Orient. En ce qui concerne l'Inde, par exemple, des historiens comme Gyan Prakash et Partha Chatterjee perçoivent les résultats du colonialisme comme éminemment paradoxaux. Ces considérations ne sont sans doute pas étrangères à la prégnance des concepts d'interaction entre colonies et métropole et d'identité britannique hybride ou multiple.
- 7 Mon propos s'organisera selon deux ordres de réflexion. D'une part, je m'interrogerai sur l'identité britannique comme enjeu historiographique dans un contexte post-colonial. D'autre part, j'aborderai la délicate question du statut de l'héritage impérial.

## L'identité britannique : un enjeu historiographique

- 8 Aux yeux de Mark Connelly qui réfléchit à ce qu'il qualifie de « signes distinctifs reconnus » (*agreed badges*) de l'identité britannique, l'Empire en constitue l'un des principaux ingrédients. Connelly indique :
- Les nuances qui distinguaient l'Angleterre du pays de Galles et de l'Écosse étaient atténuées par l'implication dans une « autre » possession commune. L'Empire britannique était l'exemple éclatant des qualités et de la supériorité britanniques<sup>13</sup>.
- 9 La religion, protestante à l'exception de l'Irlande, représentait un lien supplémentaire. Ajouté au statut insulaire, le protestantisme nourrit le sentiment d'appartenance à un pays doté d'une destinée unique. Ultime composante, mais non la moindre au dire de Connelly, la xénophobie visait en particulier les Français<sup>14</sup>.

- 10 L'Empire tient également une place non négligeable dans le regard rétrospectif que Kenneth O. Morgan jette, pour sa part, sur le siècle et demi qui s'écoule entre 1851 et l'an 2000<sup>15</sup>. L'identité britannique se déclinerait sous trois versions successives. Au « pluralisme » qui prévaudrait jusqu'à la Première Guerre mondiale, succéderait l'« unionisme » jusqu'aux années 1960. Puis viendrait le temps de l'« identité multiple » sur toile de fond d'avènement d'une société multiculturelle. Diversité et sentiment d'appartenance à une ville ou à une région iraient constamment de pair avec la fierté impériale mais cette dernière l'emporterait des années 1920 à la faillite des symboles de l'identité britannique triomphante. Au lendemain de la victoire anglaise lors de la coupe du monde de football de 1966, la dévaluation de la livre sterling, l'intégration européenne, la fin de la présence britannique à l'est de Suez, la montée en puissance du Plaid Cymru et du Scottish Nationalist Party et l'immigration massive des ressortissants du nouveau Commonwealth sonneraient le glas d'une certaine idée de l'identité nationale. A l'enracinement local (*civic identity*) succéderait une conception communautaire (*communal identity*). Et Morgan rappelle qu'au pays de Galles comme en Écosse, la force du sentiment national aboutira à la politique dite de dévolution qui remet en cause le rôle traditionnel de l'État, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.
- 11 On aurait sans doute tort de prendre le titre de l'ouvrage de Robert Colls, *Identity of England*, au pied de la lettre. Il voit initialement dans « l'autorité et la continuité de l'État » le fondement de l'identité nationale anglaise<sup>16</sup>. Cependant, à bien considérer l'ensemble de son texte, la frontière entre ce qui relèverait à proprement parler de l'identité anglaise par opposition à ce qui procéderait de l'identité britannique paraît des plus floues. Cet auteur note au passage l'absence de définition d'un citoyen britannique (*British national*) dans le *British Nationality Act* de 1981<sup>17</sup>. Mais surtout, il constate l'inexistence de l'expression « *English Empire* ». De ce fait l'identité anglaise « impliquait une dimension internationale » en l'occurrence impériale puisqu'elle s'inscrivait dans le cadre d'un empire d'emblée qualifié de britannique<sup>18</sup>. Outre l'État, Colls discerne deux forces principales à l'œuvre dans l'élaboration d'une identité, à savoir le contexte politique et le besoin de tout individu d'être reconnu par une collectivité<sup>19</sup>. Dans le Royaume-Uni post-colonial, les institutions britanniques n'inspireraient pas confiance à certains membres des minorités ethniques, notamment originaires d'Asie et d'Afrique. Une fois les explications en termes de différences génétiques définitivement réfutées, il resterait à penser l'intégration comme une interaction entre individu, histoire et culture<sup>20</sup>. Les résultats de certaines études incitent Colls à un optimisme modéré.
- 12 En 1999, seulement 6 % des jeunes Noirs et des jeunes Asiatiques n'envisageaient pas leur avenir en Grande-Bretagne avec pessimisme, alors que 86 % se déclaraient généralement satisfaits de leurs conditions d'existence. D'autre part, en l'an 2000, pas plus d'un tiers des Blancs, toutes classes confondues, considérait qu'être Anglais impliquait l'appartenance à la race blanche<sup>21</sup>.
- 13 Peu de travaux relatifs à l'identité britannique eurent le retentissement de l'ouvrage incontournable *Britons - Forging the Nation 1707-1837* publié par Linda Colley en 1992<sup>22</sup>. L'identité nationale cristallise, selon cette historienne, un patriotisme essentiellement issu des guerres, notamment contre la France, la stabilité des frontières du Royaume-Uni, l'insularité et le protestantisme. Cette émergence irait de pair avec l'élaboration d'un langage de l'identité britannique. La fonction première de cet édifice identitaire s'apparenterait à celle d'un « parapluie susceptible d'abriter avantageusement d'autres

identités galloise, écossaise, irlandaise etc. ». L'originalité des recherches de Colley dont les thèses sont novatrices au début des années 1990, tient en outre à l'usage systématique de sources visuelles, gravures, peintures, sculptures, au motif que :

L'identité britannique, de même que l'Empire britannique, fut imaginée, communiquée, débattue et ancrée dans la mémoire collective au moyen de la pierre, de la toile, des cartes de géographie, des carnets de dessins et de la broderie tout autant qu'au moyen de la parole et de textes écrits ou imprimés<sup>23</sup>.

- 14 Elle installe de surcroît sa réflexion dans un contexte européen, transatlantique et mondial sans lesquels on s'interdirait une compréhension satisfaisante de l'histoire nationale. Et de souligner qu'après 1945, la capacité du Royaume-Uni d'arbitrer entre ces différentes appartenances aurait été radicalement réduite<sup>24</sup>. L'heure serait désormais à une conception plurielle de l'identité, une fois relégués aux oubliettes de l'histoire les facteurs favorables à l'émergence de l'identité britannique dans son acception traditionnelle. Une formule résume sa pensée s'agissant de la situation de la Grande-Bretagne du XX<sup>e</sup> siècle finissant : « Dieu n'est plus britannique et la Providence ne lui sourit plus<sup>25</sup> ».
- 15 Selon les auteurs évoqués ci-dessus, les constantes de l'identité britannique comprendraient l'insularité, la religion et les antagonismes entre le Royaume-Uni et le continent mais aussi les grandes puissances rivales au niveau planétaire. En outre, les interrogations rétrospectives sur les variables de l'équation identitaire britannique s'attachent désormais à élucider la délicate question du statut de l'héritage impérial.

## Que faire de l'héritage impérial ?

- 16 Il ne paraît pas illogique de poursuivre ce bref tour d'horizon historiographique en abordant l'argumentation que développe Andrew Thompson, professeur d'histoire de l'Empire et du Commonwealth à l'Université de Leeds, dans son dernier ouvrage<sup>26</sup>. Non seulement il affiche un souci constant de procéder à une lecture critique de l'ensemble des travaux précédents, mais selon certains spécialistes, il a pour l'essentiel relevé ce défi<sup>27</sup>. De son point de vue, les historiens actuels de la société britannique n'accordent pas la même importance relative aux facteurs d'ordre impérial, international et national. De surcroît, le débat sur l'influence de l'Empire sur la société britannique se ramènerait schématiquement à un affrontement – civilisé – entre les tenants de trois thèses<sup>28</sup>. Premièrement, celle de « l'impact minimal » : indifférents au sort des colonies, les Britanniques auraient été très peu affectés par son existence. Bernard Porter figurerait au premier rang des « minimalistes ». A l'inverse, Jose Harris se réclamerait d'une interprétation « maximaliste » attribuant à l'Empire une influence fondamentale sur la société britannique<sup>29</sup>. Troisièmement, ceux que Thompson qualifie de « *elusivists* », pour lesquels l'Empire aurait davantage reflété et renforcé des tendances économiques, sociales et politiques existantes qu'il n'aurait impulsé des directions nouvelles. P.J. Marshall, maître d'œuvre de la *Cambridge Illustrated History of British Empire* publiée en 1996, appartiendrait à cette école. Thompson, pour sa part, tente de tracer une voie moyenne entre ces diverses postures. Non sans poser d'emblée que les répercussions de l'aventure impériale sur la société ainsi que sur la conscience collective britanniques s'avèrent aussi incontestables que durables<sup>30</sup>.
- 17 L'observation fameuse de l'historien de Cambridge Sir John Robert Seeley (1834-1895) « L'Empire britannique fut acquis dans un accès d'étourderie<sup>31</sup> » a inspiré le titre de

l'étude de Bernard Porter *The Absent-Minded Imperialists*, citée précédemment. Aux yeux du professeur émérite de l'Université de Newcastle, les Britanniques furent toujours incapables de s'entendre sur le contenu de l'identité britannique. En Grande-Bretagne, l'impact du système des classes sociales aurait toujours éclipsé celui de l'Empire, en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle. Quant aux communautés de Britanniques qui vivaient à l'étranger, « il conviendrait de ne pas surestimer le poids de la culture de la métropole pour rendre compte de leur comportement dans les colonies »<sup>32</sup>. A ses yeux, ils ne sauraient être considérés comme emblématiques de l'identité nationale. En conséquence, le Royaume-Uni des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ne fut jamais une nation essentiellement impérialiste et ce bien qu'elle possédât et administrât un empire. Et d'ajouter que pour les victoriens, libéralisme et nationalisme étaient indissociables. Dépourvus qu'ils auraient été de toute identité nationale commune, les Britanniques auraient rarement confondu patriotisme et impérialisme<sup>33</sup>. Au demeurant, ne se définissaient-ils pas comme des sujets de la Couronne, contrairement aux citoyens français ou américains ? Selon Porter, les inégalités sociales dont le système éducatif exacerbait les stigmates empêchaient les Britanniques de partager un quelconque attachement à une hypothétique identité britannique<sup>34</sup>. Les zéloteurs édouardiens de la propagande impériale se seraient refusés à associer la classe ouvrière à l'empire. Au motif qu'il aurait fallu, pour ce faire, renoncer à inculquer l'obéissance aux ressortissants des *lower orders* et leur permettre d'accéder à la citoyenneté et à l'identité nationale<sup>35</sup>. En lieu et place d'un quelconque impérialisme populaire, Porter souligne la prégnance des allégeances régionale, religieuse et de classe<sup>36</sup>.

- 18 Thompson consacre un chapitre de *The Empire Strikes Back ?* à l'élaboration de l'identité britannique qu'il considère comme un sujet d'étude récent et en partie suscité par son apparent délitement<sup>37</sup>. Il convient, à son avis, de ne pas exagérer la contribution des colonies à la création de cette dernière. Ainsi, sur le plan lexical, l'anglais aurait importé un bien plus grand nombre de vocables d'Europe et des États-Unis que de l'empire. De plus, le tropisme insulaire visant notamment à se prémunir de l'influence maléfique de l'Europe catholique aurait compensé la fierté d'appartenir à un peuple au rayonnement mondial (*a worldwide people*). Quant à l'identité britannique impériale, il lui semble qu'elle s'enracina essentiellement dans les institutions établies comme la monarchie et les forces armées. De surcroît, il la perçoit comme non consensuelle et instable. En effet, différents groupes sociaux s'en seraient prévalus pour des raisons différentes, voire diamétralement opposées<sup>38</sup>. Mais surtout, il soutient que les éléments constitutifs de l'identité britannique notamment le protestantisme, le parlement, l'attachement à une certaine ruralité, la BBC et la mémoire populaire de la Seconde Guerre mondiale, auraient perdu beaucoup de leur vigueur à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, l'incertitude actuelle sur l'identité nationale ne saurait être principalement attribuée à la perte de l'empire et à une quelconque dérive post-impériale (*post-imperial drift*)<sup>39</sup>.
- 19 La confrontation entre Porter et Thompson appelle certaines observations. L'ouvrage du premier, essentiellement axé sur le XIX<sup>e</sup> siècle, insiste sur le décalage entre l'image que les étrangers avaient de la Grande-Bretagne qui se définissait avant tout comme une puissance impériale et les représentations, notamment véhiculées par les manuels scolaires, dans lesquels la Grande-Bretagne se présente comme une nation pacifique, éprise de liberté et qui ne cesse d'avancer sur la voie du progrès depuis des siècles. Le grand récit Whig (*Whig grand narrative*) relèguerait l'empire à la marge<sup>40</sup>. Grâce aux efforts déployés par MacKenzie et Said, entre autres, l'empire réintégrerait l'histoire



nationale. Mais ces chercheurs auraient omis de replacer les répercussions de l'empire dans le contexte de l'ensemble des facteurs qui ont influencé la société des îles Britanniques. Cependant, de son propre aveu, Porter travaille exclusivement à partir de sources anglaises et pose l'hypothèse que s'agissant du contenu de l'enseignement, l'Écosse pourrait avoir été beaucoup plus impérialiste que l'Angleterre. Par ailleurs, en ce qui concerne la perpétuation de la hiérarchie des classes, la prospérité et le déclin de l'économie britannique et les conséquences des deux guerres mondiales, il plaide pour une interprétation en termes de répercussions indirectes<sup>41</sup>. Quant aux effets directs, à savoir les répercussions de l'empire sur les modes de pensée et les comportements, ces facteurs auraient exercé une influence plus limitée et moins linéaire qu'on ne le prétend généralement. Porter constate qu'il demeure difficile de trouver des manifestations tangibles de l'héritage impérial<sup>42</sup>. Enfin, l'attitude de la plupart des Britanniques vis-à-vis de l'empire aurait été dictée par des discours conformes à leur appartenance de classe<sup>43</sup>.

- 20 Aux yeux de Thompson, spécialiste de la fin du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, la conception étroitement insulaire de l'histoire anglaise (*Little Englandism*) ne dispose plus d'aucune crédibilité. Après l'immigration en provenance des pays du Commonwealth, les « troubles » en Irlande du Nord et les progrès de l'intégration européenne, la dévolution au pays de Galles et en Écosse lui aurait donné le coup de grâce. Comme en témoignent les travaux des chercheurs « révisionnistes » des années 1980 et 1990, il est désormais impossible de soutenir que l'histoire britannique se réduirait à une simple extrapolation de l'histoire anglaise. Cependant, selon cet auteur, une meilleure compréhension de l'influence de l'empire sur la Grande-Bretagne se heurte à la sous-estimation du caractère pluriel de l'empire mais aussi de la société britannique. Or cette dernière aurait subi des influences complexes et contradictoires, qui freinent le changement social dans certains cas, mais peuvent également le susciter. Elles stimuleraient le progrès tout en renforçant la tradition. Bref la quête d'une « culture impériale » monolithique et généralisable à l'ensemble de la société serait vaine<sup>44</sup>.
- 21 Plus généralement, Thompson distingue trois grands récits (*grand narratives*) qui structureraient l'historiographie britannique. Le premier serait sous-tendu par le paradigme de la différence. Le Royaume-Uni ressortirait à un mode de développement unique et radicalement différent de celui des autres puissances européennes. En conséquence, le royaume aurait disposé d'un statut impérial comparable à nul autre (*unique imperial position*). Les tenants du second récit se plaindraient à souligner le déclin du royaume quand ils ne gémiraient pas sur la perte de son statut de grande puissance consécutive à la déconfiture de l'empire. Cette dernière serait elle-même à l'origine du dépérissement de l'économie nationale aggravé par les prétentions excessives de la Grande-Bretagne sur la scène internationale. Le troisième s'articulerait autour du concept de désintégration. Ses adeptes insisteraient sur la coïncidence entre l'éclatement potentiel du royaume et la décolonisation : une fois dépourvu de colonies, le Royaume-Uni aurait perdu sa raison d'être<sup>45</sup>. Au sein de ces trois récits, Thompson relève la persistance de certains a priori idéologiques. Et de s'interroger sur la rareté des études relatives à la présence des Gallois dans l'empire. Avant de poser l'hypothèse suivante : en raison de leur attachement au socialisme et de leur nationalisme, les élites politiques galloises se seraient montrées peu soucieuses d'intégrer l'histoire du colonialisme à l'histoire galloise. Parmi d'autres, ce silence relatif atteste que l'appréciation des répercussions de l'empire sur la Grande-Bretagne découle étroitement de la définition que les historiens donnent de la nation britannique.



Surgirait enfin cette interrogation : l'empire doit-il constituer un objet de fierté ou de honte ? Même si l'histoire impériale ne constitue pas prioritairement une question de morale, la tendance actuelle consisterait plutôt à prononcer des verdicts de culpabilité ou d'innocence en distribuant des lauriers ou des blâmes. Selon Thompson, la perte de l'empire reste perçue par la droite comme une amputation du Royaume-Uni. La fin du statut d'exception dont il disposait fournirait dans cette perspective un bouc émissaire de ses échecs depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. En revanche, à gauche de l'échiquier politique, on insisterait sur le rôle de l'empire dans l'émergence du patriotisme conservateur. Par ailleurs, on rendrait l'héritage impérial responsable du racisme, de la misogynie et du chauvinisme. Dès lors, les milieux de centre-gauche se plaindraient à souligner que l'empire ne représenta in fine jamais grand chose aux yeux de l'opinion britannique<sup>46</sup>. Par conséquent, on continuerait d'opposer une version négative de l'impérialisme à une variante positive. De même un « bon » anti-impérialisme s'opposerait-il à son homologue négatif. Pour Thompson, il semblerait plus judicieux d'admettre que même la page de la décolonisation une fois tournée, l'empire continue à influencer l'historiographie et l'avenir de la Grande-Bretagne.

## Conclusion

- 22 Un ouvrage de Linda Colley fait le pendant du désormais classique *Britons*. Intitulé *Captives*, il est consacré aux témoignages de Britanniques détenus en captivité dans des contrées colonisées par le Royaume-Uni<sup>47</sup>. Parmi les textes qui ont suscité cette recherche, l'auteur met en exergue « deux paraboles de la naissance et de la signification de l'empire » : d'une part, *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, d'autre part, *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift. On pourrait retirer de la lecture du premier récit l'idée selon laquelle « l'édification d'un empire implique la guerre et impose des responsabilités ». Il s'agit notamment de « s'emparer de terres, de les coloniser, d'en changer la nature ». En revanche, selon l'œuvre de Swift, les « expéditions maritimes ne rapporteraient ni conquêtes, ni richesses » ; leurs héros feraient seulement l'expérience de « la terreur, de la vulnérabilité et de captivités répétées qui altéreraient leur identité »<sup>48</sup>. Bref « *Small is vulnerable, small is aggressive* », telle serait la morale que véhiculerait le second roman, tel est le point de départ de l'auteure de *Captives*. Dans cette hypothèse, le ressort de l'aventure impériale serait la prise de conscience du caractère limité du territoire, de la population et des forces armées britanniques, perçus comme autant de défis à relever. La genèse de l'identité nationale serait donc empreinte de cette injonction expansionniste. Néanmoins, les récits de ressortissants de la métropole retenus prisonniers soit en Inde soit en Afghanistan, pour s'en tenir à ces deux exemples, feraient apparaître que l'expansion de la puissance impériale en Inde comporte de nombreux revers. La vie quotidienne des Britanniques y paraîtrait d'autant plus aléatoire que les potentats locaux calqueraient l'organisation, la logistique et l'armement de leurs propres armées sur celles de l'armée de la Compagnie des Indes Orientales<sup>49</sup>. En outre, l'identité des colonisateurs subirait inévitablement un phénomène de métissage au contact des habitudes et des valeurs autochtones qu'ils finiraient par adopter. Il en résulterait des phénomènes de métissage que l'on reproverait au Royaume-Uni où l'on entendrait préserver l'authenticité britannique.
- 23 Mais dans cette publication originale à plus d'un titre, Colley conduit de surcroît une réflexion sur l'interaction entre le statut des colonisateurs et celui des colonisés. A ses

yeux, le sort des recrues indigènes appartenant à l'armée britannique dépendait étroitement de l'évolution des conditions de vie en Grande-Bretagne. Ainsi, l'amélioration de l'ordinaire du soldat de l'empire irait-elle de pair avec l'accroissement du niveau de vie des ouvriers de la métropole après 1850. De même, la condition des esclaves africains ou des Caraïbes et des cipayes en Inde aurait-elle des répercussions sur la perception de la classe ouvrière en métropole<sup>50</sup>. De même, Colley insiste sur les analogies entre les rigueurs de la discipline militaire et celle que subissaient les colonisés. Elle entend donc mettre l'accent sur les interactions entre colonies et métropole et s'inscrit en faux contre la tendance à considérer l'empire comme « une quantité connue à caractère uniforme ». Il resterait en fait beaucoup à apprendre sur l'histoire de l'empire dans toute son hétérogénéité et sa complexité<sup>51</sup>. Enfin, au-delà des grandes visions géopolitiques de l'épopée impériale, il importerait de s'attacher aux répercussions de l'empire sur la destinée de protagonistes plus ou moins anonymes dont les témoignages écrits n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique<sup>52</sup>.

- 24 Il est évident que Colley, Colls, Porter et Thompson traitent d'un objet dont les contours géographiques varient au fil du temps. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'empire englobe les futurs États-Unis. À l'ère victorienne, le plus beau joyau des possessions coloniales britanniques est l'Inde. Après 1945, l'heure de la décolonisation a sonné. Ces différences une fois notées, nombre de points de convergence entre ces auteurs se font jour. D'abord, leur conception de l'identité britannique se réfère à la définition que Benedict Anderson donne d'une nation, à savoir « une communauté politique imaginée » (*an imagined political community*)<sup>53</sup>. Ils en soulignent la plasticité : l'identité britannique, a fortiori considérée au miroir de l'Empire, devrait se concevoir comme une notion en perpétuelle évolution. Colley, Colls et Thompson soulignent également qu'elle devrait intégrer la dimension culturelle des répercussions de l'épisode impérial sur les images successives que les Britanniques se firent d'eux-mêmes.
- 25 Ensuite, tous les auteurs dont nous avons évoqué les travaux partagent une défiance tout à fait postmoderne vis-à-vis des généralisations mâtinées d'idéologie. Ainsi prennent-ils avec des pincettes le concept d'impérialisme. Ainsi soulignent-ils l'impérieuse nécessité d'actualiser périodiquement le contenu du concept d'identité nationale. Autrement dit, il faudrait s'astreindre à le replacer systématiquement dans le contexte de la période considérée. Cette démarche devrait aller de pair avec l'achèvement de la décolonisation du concept de nationalisme afin de poursuivre la mutation du regard porté sur la différence. À cet effet, il conviendrait de multiplier les approches comparatives entre pays colonisés et puissances coloniales, mais aussi les études comparatives entre les différentes histoires impériales.
- 26 Non seulement objet d'histoire, mais plus encore authentique lieu de mémoire, l'Empire britannique est présenté aux générations actuelles au moyen d'émissions de télévision, de manuels scolaires intégrant dorénavant cette dimension du passé national et le cas échéant de publications savantes. Parmi ces dernières, on ne saurait passer sous silence les cinq copieux volumes qui composent la *Oxford History of the British Empire* dont la publication s'est achevée en 1999<sup>54</sup>. Andrew Thompson en a récemment proposé une analyse dans un *review article* que je ne saurais trop recommander<sup>55</sup>.
- 27 Outre l'*Imperial War Museum* de Londres, le *British Empire and Commonwealth Museum* de Bristol – à la fois investi d'une mission pédagogique et de conservation, sans oublier la recherche – tente de restituer ce moment de l'identité britannique en mettant en

valeur les vecteurs variés de ce langage suranné. Ces observations semblent, enfin, donner raison aux tenants d'une historiographie qui ne dispute plus de l'opportunité de ce regain d'intérêt pour un pan de l'histoire nationale momentanément tombé en désuétude. On parierait bien davantage sur l'approfondissement de la démarche critique et lucide de Colley et Thompson que sur la pérennité de l'exaltation de la grandeur impériale qui caractérise les écrits de Ferguson. L'évaluation de la prégnance des répercussions impériales sur la métropole et vice-versa, bref des innombrables interactions entre l'empire et la société britanniques reste largement à achever. Désormais, le renouveau de l'histoire dite « impériale » s'inscrit dans le cadre du processus d'actualisation dont l'identité britannique fait l'objet depuis la fin du XXe siècle.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages publiés par Manchester University Press, dans la collection 'Studies in Imperialism' dirigée par John MacKenzie, par ordre chronologique

MACKENZIE, John M., (ed), *Propaganda and Empire: Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, 1986.

BRATTON, J. S., *Acts of Supremacy: British Empire and the Stage, 1790-1930*, 1991.

MACDONALD, Robert H., *The Language of Empire: Metaphors and Myths of Popular Imperialism, 1880-1918*, 1994.

FEDOROWICH, Kent, *Unfit for Heroes: Reconstruction and Soldier Settlement in the Empire Between the Wars*, 1995.

SINHA, Mrinalini, *Colonial Masculinity*, 1995.

BELL, Morage, BUTLIN, Robin, HEFFERNAN, Michael, *Geography and Imperialism 1820-1920*, 1995.

JEFFERY, Keith, *An Irish Empire?: Aspects of Ireland and the British Empire*, 1996.

CASTLE, Kathryn, *Britannia's Children: Reading Colonialism Through Children's Books and Magazines*, 1996.

MACKENZIE, John M., *The Empire of Nature: Hunting, Conservation and British Imperialism*, 1997.

CUNNINGHAM, Andrew, ANDREWS, Bridie, (eds), *Western Medicine as Contested Knowledge*, 1997.

STEWART, Gordon T., *Jute and Empire: Calcutta Jute Wallahs and the Landscapes of Empire*, 1998.

MIDGLEY, Clare, (ed), *Gender and Imperialism*, 1998.

SANDIFORD, Keith A. P., STODDART, Brian, *The Imperial Game: Cricket, Culture and Society*, 1998.

## Ouvrages traduisant également le renouveau de l'histoire sociale et culturelle britannique à partir des années 1980

ALIBHAI-BROWN, Yasmin, *Who Do We Think We Are? Imagining the New Britain*, London: Routledge, 2001.

CANNADINE, David, *Ornamentalism - How the British Saw Their Empire*, Oxford: Oxford University Press, 2001.

DAVIES, Norman, *The Isles*, Oxford: Oxford University Press, 1999.

HARRIS, Jose, *Private Lives, Public Spirit: Britain 1870-1914*, Oxford: Oxford University Press, 1993.

HASTINGS, Adrian, *The Construction of Nationhood: Ethnicity, Religion and Nationalism*, Cambridge: Cambridge University Press, 1997.

LEESE, Peter, *Britain since 1945 - Aspects of Identity*, Basingstoke: Palgrave, 2006.

KUSHNER, Tony, *We Europeans? Mass-Observation, Race and British Identity in the Twentieth Century*, Aldershot and Burlington: Ashgate, 2004.

PAREKH, Bhikhu, *The Future of Multi-Ethnic Britain - Report of The Commission on the Future of Multi-Ethnic Britain established by the Runnymede Trust*, London: 2000.

O. ROSE, Sonya, *Which People's War? National Identity and Citizenship in Wartime Britain, 1939-1945*, Oxford: Oxford University Press, 2003.

RAMAMURTHY, Anandi, *Imperial Persuaders: Images of Africa and Asia in British Advertising*, Manchester: Manchester University Press, 2003.

SCHWARTZ, Bill, (ed.), *The Expansion of England: Race, Ethnicity and Cultural History*, London: Routledge, 1996.

SAMUEL, Raphael, (ed.), *Patriotism: The Making and Unmaking of British National Identity*, London: Routledge, 1989.

## NOTES

1. John TURNER in Kathleen BURK (ed), *The British Isles Since 1945*, Oxford University Press, 2003, p. 51.

2. 'With the decline of Britain as a great power, meaning a sharper decline for England, Celticism has found a new confidence, which in turn has made the British-English elision far more sensitive.', Mark CONNELLY, *We Can Take It ! Britain and the Memory of the Second World War*, London: Longman, 2004, p. 21.

3. John A. GALLAGHER et Ronald E. ROBINSON, 'The Imperialism of Free Trade', *Economic History Review*, 2nd series, 6, 1 (1953), pp. 1-15 ; sur cet article fondateur et sur le retentissement des thèses défendues par ces deux historiens, voir notamment la synthèse écrite par William Roger Louis en 1976 'Robinson and Gallagher and their Critics', dans Wm. Roger LOUIS, *Ends of British Imperialism - The Scramble for Empire, Suez and Decolonization*, London : I.B. Tauris, 2006, pp. 907-954.

4. Gilbert MILLAT, *Double Regard sur la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres - Etude comparative des manuels d'histoire de l'enseignement secondaire britannique et français publiés de 1946 à 1988*, Lille: Atelier National de Reproduction des Thèses, 1997, p. 281.

5. Bernard PORTER, *The Absent-Minded Imperialists: Empire, Society and Culture in Britain*, Oxford University Press, 2004, p. 306.
6. John M. MACKENZIE (ed), *Imperialism and Popular Culture*, Manchester University Press, 1986, p. 2.
7. Ces publications sont citées en bibliographie à la fin de cet article.
8. « *In the XIXth century Britain struck out, in the XXth the empire struck back* »; David REYNOLDS, *Britannia Overruled*, Oxford University Press, 1991, p. 28.
9. Niall FERGUSON, *Empire - How Britain Made The Modern World*, London: Allen Lane, 2003.
10. *Ibidem*, pp. xxii-xxviii.
11. On trouvera cette réplique cinglante de Priyamvada GOPAL, dans un article du *Guardian* daté du 28 juin 2006 et intitulé de façon énergiquement explicite : *The story peddled by imperial apologists is a poisonous fairytale*, <http://www.guardian.co.uk/commentisfree/story/0,,1807649,00.html>.
12. Edward SAID, *Culture and Imperialism*, London : Chatto & Windus, 1993, voir notamment pp. 60-61.
13. « *Nuances between England, Wales and Scotland were lessened by the investment in a commonly-held 'other' world. The British Empire was the shining example of British qualities and superiority.* », Mark CONNELLY, *op. cit.*, p. 21.
14. Ceci est toujours vrai à la veille de la Seconde Guerre mondiale, selon Angus CALDER, *The Myth of the Blitz*, London: Jonathan Cape, 1991, notamment le chapitre 4 intitulé 'Celts, Reds and Conchies'.
15. Kenneth O. MORGAN, "The British Identity, 1851 - 2000" in Gilbert Millat (dir.), *Angleterre ou Albion, entre fascination et répulsion - De la Grande Exposition au Dôme du millénaire : 1851-2000*, CEGES, Université de Lille 3, 2006, pp. 13-37.
16. Robert COLLS, *Identity of England*, Oxford University Press, 2002, p. 3.
17. *Ibidem*, p. 161.
18. *Idid.*, p. 168.
19. *Idid.*, p. 174.
20. Sur le contenu raciste de l'idéologie impérialiste victorienne, voir Trevor HARRIS, "Britannia Super Omnes: Race Theory and the Imperial Sentiment in Victorian Britain", in *Paradoxe(s) Victorien(s)*, Tours: Presses Universitaires François Rabelais, GRAAT, n° 30, pp. 29-42, 2005.
21. 'In 1999 only 6 per cent [of young blacks and Asians] were not optimistic about their futures, while 86 per cent were generally happy about their lives. As for whites not more than one third, of any class, thought in 2000 that you had to be white to be English.', COLLS, *op. cit.*, p. 182.
22. Linda COLLEY, *Britons Forging the Nation 1707-1837*, [New Haven and London: Yale University Press, 1992], 2005.
23. 'Britishness (like Britain's empire) was imagined, communicated, debated and memorialised in stone and on canvas, in maps, sketch-books, and embroidery, as well as through the spoken, written and printed word.', *ibidem*, p. xii.
24. *Ibid.*, p. xv.
25. 'God has ceased to be British, and Providence no longer smiles', *ibid.*, p. 374.
26. Andrew THOMPSON, *The Empire Strikes Back? The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*, London: Longman, 2005 ; incidemment, l'auteur reprend dans son titre, non sans y ajouter un point d'interrogation, la formule précédemment citée de David Reynolds.
27. Voir les comptes rendus de Max Jones et Trevor Harris, respectivement publiés dans *Twentieth Century British History*, vol 17, no 2, 2006, pp. 286-288 et la *Revue Française de Civilisation Britannique*, vol 13, n° 4, 2006, pp. 190-193.
28. Andrew THOMPSON, *op. cit.*, p. 4.
29. On trouverait, par exemple, une illustration de cette attitude dans Jose HARRIS, *Private Lives, Public Spirit : Britain 1870-1914*, Oxford University Press, 1993.

30. Wendy WEBSTER adhère également à cette vision des choses, notamment dans *Englishness and Empire 1939-1965*, Oxford University Press, 2005, ouvrage consacré à l'exploitation d'un vaste corpus de témoignages visuels et d'archives iconographiques qu'elle considère comme autant de preuves de la profonde influence qu'exerça l'empire sur l'identité britannique ; en dépit du titre de cette publication, comme chez Colls, *Englishness* et *Britishness* paraissent en effet difficilement séparables.
31. 'The British empire was acquired in a fit of absence of mind' ; cité par Bernard PORTER, *op. cit.*, p. 18 ; J. R. SEELEY est notamment l'auteur d'un classique de la littérature impériale victorienne, *The Expansion of England*, London: Macmillan, 1883.
32. Bernard PORTER, *op. cit.*, pp. 19-23.
33. *Ibidem*, p. 95.
34. *Ibid.*, pp. 118-119.
35. *Ibid.*, p. 225.
36. *Ibid.*, pp. 173-174.
37. Andrew THOMPSON, *op. cit.*, pp. 179-180.
38. Et d'ajouter : '[...] so what Orwell observed of patriotism may apply to imperialism i.e. it tended to take different forms among different classes though it ran like a connecting thread through nearly all of them' ; *ibidem*, p. 201.
39. *Ibid.*, pp. 200-202.
40. Bernard PORTER, *op. cit.*, p. 306.
41. *Ibidem*, p. XIV.
42. '.../... tangible imperial legacies are difficult to trace', *ibid.*, p. 304.
43. *Ibid.*, p. 311.
44. Andrew THOMPSON, *op. cit.*, p. 5.
45. *Ibidem*, p. 7.
46. *Ibid.*, p. 8.
47. Linda COLLEY, *Captives - Britain, Empire and the World 1600-1850*, [London: Jonathan Cape, 2002], London: Pimlico, 2003.
48. *Ibidem*, pp. 1-4.
49. *Ibid.*, p. 240.
50. *Ibid.*, pp. 342-345.
51. « [...] a known quantity uniform in character » ; *Ibid.*, p. 374.
52. *Ibid.*, p. 375.
53. Benedict ANDERSON, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London : Verso, 1983.
54. Cette somme érudite succède à la *Cambridge History* dont la parution avait débuté en 1929 pour s'achever en 1959.
55. Andrew THOMPSON, 'Is Humpty Dumpty Together Again? Imperial History and the *Oxford History of the British Empire*', *Twentieth Century British History*, vol. 12, n° 4, 2001, pp. 511-527.

---

## RÉSUMÉS

Le déclin de l'Empire britannique après la Seconde Guerre mondiale, la montée en puissance des nationalismes écossais et gallois dans les années 1970 ainsi que l'intégration européenne de la

Grande-Bretagne et la récente crise du modèle multiculturel ont abouti à une redéfinition de l'identité nationale britannique. Cet article est consacré aux évolutions historiographiques relatives à l'interaction entre cette identité et les recherches sur l'empire et le Commonwealth à partir de la fin des années 1980. Depuis lors, les historiens ont eu tendance à privilégier une interprétation de l'aventure impériale en termes d'histoire culturelle. De surcroît, ils se sont davantage intéressés aux répercussions de l'empire sur la société de la métropole que sur l'influence de la civilisation britannique sur les dominions et les colonies. Ces approches se distinguent par l'exploitation de nouvelles sources, en particulier iconographiques, une conception plurielle de l'identité nationale mais aussi la critique de concepts tels que celui d'impérialisme. Des historiens tels que Linda Colley, Andrew Thompson et Bernard Porter se sont efforcés de répondre de façon pragmatique et critique à la question particulièrement épineuse de l'intégration de l'héritage impérial à l'histoire nationale dans un contexte post colonial. Ils en appellent enfin au développement de recherches permettant de comparer les différentes histoires impériales.

The decline of the British Empire following the end of the Second World War, the rise of Scottish and Welsh nationalisms in the 1970s as well as Britain integration into Europe and the recent crisis in the multicultural model contributed to a redefinition of Britishness. This article reviews historiographical developments regarding the interaction between imperial and Commonwealth studies and British national identity from the late 1980s. Since then, historians have tended to focus much more on a cultural interpretation of imperial history. Besides, they have been more interested in the impact of empire on British society than on the influence of British civilization on dominions and colonies. These approaches are remarkable for the use of new sources, especially visual ones, a plural conception of British identity and the criticism of such concepts as imperialism. Historians such as Linda Colley, Andrew Thompson and Bernard Porter have tried to work out a pragmatic and critical answer to the much debated question of the integration of imperial history to British history in a post-imperial context. Lastly, they advocate a development of comparative approaches of the different imperial histories.

## AUTEUR

**GILBERT MILLAT**

Université Charles de Gaulle Lille 3